

## Méandres d'une civilisation d'illusions : la société postmoderne en question dans *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq et *Un roman français* de Frédéric Beigbeder

Armel Jovensel Ngamaleu<sup>1</sup>

Recibido: 03/07/2020 / Aceptado: 19/04/2021

**Résumé.** Cet article analyse les réalités socioéconomiques, politiques et culturelles qui caractérisent la société occidentale postmoderne mise en fiction par Michel Houellebecq et Frédéric Beigbeder, respectivement dans *Extension du domaine de la lutte* et *Un roman français*. Plus spécifiquement, il interroge les effets pervers que les idéologies dominantes induisent sur l'individu et les réactions de celui-ci face à ces facteurs d'aliénation sociale. S'appuyant sur une approche sociologique de la littérature, notamment à travers le concept de socialité emprunté à la sociocritique, cette réflexion montre que l'individu occidental contemporain est pris au piège d'un système social générateur de frustrations et d'amertume, bref, d'insatisfaction permanente causée, entre autres, par l'hyper communication, le néolibéralisme, l'hyper consumérisme et l'individualisme. Il en ressort que la civilisation occidentale est une civilisation d'illusions.

**Mots clés :** Michel Houellebecq, Frédéric Beigbeder, société postmoderne, individu, civilisation occidentale, idéologies, illusions

## [es] Meandros de una civilización de ilusiones: la sociedad posmoderna en cuestión en *Extensión del dominio de la lucha* de Michel Houellebecq y *Una novela francesa* de Frédéric Beigbeder

**Resumen.** Este artículo analiza las realidades socioeconómicas, políticas y culturales que caracterizan a la sociedad occidental posmoderna, recreada por Michel Houellebecq y Frédéric Beigbeder, respectivamente en *Extensión del dominio de la lucha* y *Una novela francesa*. Más específicamente, cuestiona los efectos perversos que las ideologías dominantes inducen en el individuo y sus reacciones a estos factores de alienación social. Basándose en un enfoque sociológico de la literatura, en particular a través de la explotación del concepto de "socialidad" tomado del sociocritica, esta reflexión muestra que el individuo occidental contemporáneo está atrapado en un sistema social que genera frustraciones y amargura, en definitiva, de insatisfacción permanente inducida, entre otras, por hipercomunicación, neoliberalismo, hiperconsumismo e individualismo. Ella concluye que la civilización occidental es una civilización de ilusiones.

**Palabras clave:** Michel Houellebecq, Frédéric Beigbeder, sociedad posmoderna, individuo, civilización occidental, ideologías, ilusiones.

## [en] Meanders of a Civilization of Illusions: Postmodern Society in Dispute in Michel Houellebecq's *Extension du domaine de la lutte* and Frédéric Beigbeder's *Un roman français*

**Abstract.** This article analyses the socioeconomic, political, and cultural realities that characterize postmodern Western society as it is fictionalized by Michel Houellebecq in *Extension du domaine de la lute*, and by Frédéric Beigbeder in *Un roman français*. The article specifically questions the perverse effects that dominant ideologies induce on the individual, and examines that individual's reactions to factors of social alienation. Relying on a sociological perspective of the literary (in particular on the concept of sociality derived from sociocriticism), this reflection shows that the contemporary Western individual is trapped in a social system that generates frustrations and bitterness or permanent dissatisfaction, partly as

<sup>1</sup> Université de Douala, [jovenselngamaleu@gmail.com](mailto:jovenselngamaleu@gmail.com)

a consequence of hypercommunication, neoliberalism, hyperconsumerism and individualism. It concludes that Western civilization is a civilization of illusions.

**Keywords:** Michel Houellebecq, Frédéric Beigbeder, postmodern society, individual, western civilization, ideologies, illusions.

**Sommaire.** 1. Introduction 2. Les logiques idéologiques de l'aliénation individuelle. 2.1. De l'illusion de la communication ou le tarissement des relations sociales. 2.2. Le culte de l'hyperconsommation et l'illusion de la satisfaction. 3. Mode d'expression et enjeux de la révolte du sujet individuel face au sujet social. 3.1. Pessimisme et repli sur soi draconien. 3.2. Entre désinvolture, hédonisme et cynisme. 4. Conclusion.

**Cómo citar:** Ngamaleu, A. J. (2021). « Méandres d'une civilisation d'illusions : la société postmoderne en question dans *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq et *Un roman français* de Frédéric Beigbeder ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 36, Núm. 1 : 81-90.

## 1. Introduction

Louis Pinto (2009) dans ses « considérations durkheimiennes » s'intéresse à la distinction/distanciation et la tension entre « l'individuel » et le « collectif ». Selon lui, l'individu est distinct ou se démarque du collectif de par sa singularité, voire marginalité. La société est en effet le cadre par excellence des codifications, des conventions, des normes, des pratiques, mais aussi des transgressions diverses. Elle est un théâtre où se déploie à la fois une lutte pour l'équilibre, de même que pour l'évolution ou la révolution. L'acteur de ce combat idéologique est bien entendu l'individu. Car la société est un macrocosme et l'individu en est un microcosme. Ces deux entités s'influencent mutuellement et inexorablement. Néanmoins, dans un combat, qu'il soit physique ou idéologique, il faut un vainqueur. Alors, la société influence l'individu par ses codes, ses règles ou normes véhiculées à travers ses institutions et ses mœurs. L'individu, quant à lui, se voit contraint soit de se laisser mouler par la société soit de se mettre en marge de celle-ci pour exprimer son désaccord (complet) avec la logique sociale. Dans le premier cas, on observe chez l'individu le respect des canons sociaux et des habits, frisant parfois le suivisme. Dans le second cas, l'individu s'exprime par la transgression, mode d'expression d'une révolte. En d'autres termes, il rame à contre-courant, en s'insurgeant par rapport à l'usage ou à l'ordre en vigueur par le truchement des actes transgressifs. Il convient de souligner que dans l'un ou l'autre cas, il s'agit d'une problématique idéologique et psychique illustrant la volonté et la lutte de survie qui fondent le rapport dialectique individu-société et la complexité de la dynamique sociale. La littérature, s'inspirant du champ sociologique, se positionne de plus belle comme une vitrine d'expression de « l'action sociale » (Durkheim, 2007)<sup>2</sup>. Selon Laurent Demanze (2019), les écrivains contemporains se transforment de plus en plus en enquêteurs curieux du fait ou de l'expérience sociale<sup>3</sup>. « L'enquête » littéraire ou « la littérature du réel »<sup>4</sup> se traduit par « le récit hésitant d'un parcours impliqué, le cheminement dans la trame d'une argumentation et les tâtonnements d'une recherche, portée par la base continue d'un *je* » (Demanze, 2019 : 23).

Cela dit, nous avons porté le choix sur deux romans du *je*<sup>5</sup> et à thèse, *Extension du domaine de la lutte*<sup>6</sup> et *Un roman français*<sup>7</sup>, dotés d'un « discours social » (Angenot & Robin, 1985) qui érigent leurs auteurs en de véritables sociologues et philosophes observateurs des réalités sociales occidentales actuelles. De fait, Michel Houellebecq et Frédéric Beigbeder constituent, parmi bien d'autres, deux figures représentatives de la littérature française contemporaine<sup>8</sup>. Notons que leurs

<sup>2</sup> Durkheim (2007 : 316) précise que « l'action sociale suit des voies trop détournées et trop obscures, elle emploie des mécanismes psychiques trop complexes pour qu'il soit possible à l'observateur vulgaire d'apercevoir d'où elle vient ».

<sup>3</sup> Leurs modes opératoires d'exploration et de description du quotidien, du vécu factuel s'inspirent des méthodes journalistiques et des sciences sociales : c'est ce que Demanze (2019 : 84) nomme la « matité ». Il s'agit de « la capacité heuristique de la littérature à restituer le monde vécu ». Voir aussi le dossier du numéro 18 (juin 2019) de la revue *Fixxion*, codirigé par Alison James et Dominique Viart sur « les littératures de terrain ».

<sup>4</sup> « [C]ette littérature du réel [...] tendue entre l'argumentation et la narration, [...] sollicite l'épaisseur de nos fictions pour tenter de comprendre le réel » (Demanze, 2019 : 23).

<sup>5</sup> Il s'agit d'un *je* à la fois individuel et transindividuel, car il est traversé par des « médiations » d'ordre historique, idéologique ou socio-économique et sémiologique : c'est donc un « sujet culturel » (Cros, 2003 & 2005).

<sup>6</sup> C'est le tout premier roman de Houellebecq, publié aux éditions Nadeau en 1994, qui l'a fait connaître du grand public. Ce roman semble constituer le socle de toute sa production romanesque. Certaines thématiques majeures qui y sont abordées reviennent en toile de fond dans ses autres romans, notamment les misères sociale et sexuelle liées au libéralisme économique et au libéralisme sexuel, qui sont sous-tendus par les mêmes logiques et ayant des conséquences analogiques. Ces réalités sociales déconcertantes sont donc également dépeintes, d'une manière ou d'une autre, dans *La Possibilité d'une île* (1998), *Plateforme* (2001), *Soumission* (2015) et *Sérotonine* (2019).

<sup>7</sup> Ce récit autobiographique occupe une place charnière dans l'itinéraire scripturaire de Frédéric Beigbeder. De fait, Beigbeder a écrit ce livre après son arrestation et son incarcération pour consommation de cocaïne. Il met sous tension l'expérience individuelle et l'expérience collective à travers une « auto-analyse » et une « socio-analyse » (Bourdieu, 2004 ; Zarca, 2009). *Un Roman Français* peut ainsi être considéré comme une autosociobiographie, pour reprendre le néologisme d'Annie Ernaux (1994 & 2011). D'ailleurs, son titre à la fois thématique et métaphorique en dit long par rapport à son enjeu transindividuel.

<sup>8</sup> Respectivement lauréat du Prix Goncourt 2010 et du Prix Renaudot 2009, Houellebecq et Beigbeder sont d'abord des amis et peuvent ensuite être rangés dans la lignée des écrivains marginaux et très controversés, à cause de leur « écriture turbulente » (Gontard, 2003). Enfin, ils sont singulièrement très médiatisés du fait de leur discours littéraire et extralittéraire (« actes » et « conduites sociales ») qui concourt à conforter d'ailleurs « l'authenticité » de leur posture d'écrivain (Meizoz, 2007 & 2011).

productions romanesques ont la particularité d'être satiriques, cyniques, voire provocatrices et surtout marquées par un humour noir acerbe<sup>9</sup>. Ainsi, comment comprendre, à travers *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq et *Un roman français* de Frédéric Beigbeder, les facteurs d'aliénation<sup>10</sup>, les modes d'expression et les enjeux de la révolte des sujets-héros ? C'est précisément à cette interrogation que nous entendons répondre à partir d'une lecture sociocritique de ces deux romans à caractère autotélique et socio-analytique.

En effet, Claude Duchet (1973 & 1979) distingue, entre autres concepts, le « sociotexte » et la « socialité ». Le « sociotexte » est l'inscription ou la présence du social dans l'univers fictionnel. Il met en évidence la « socialité » du texte, entendue comme l'expression ou le travail du fait social dans le fait littéraire. D'ailleurs, pour Duchet (1973 : 449), la sociocritique se veut une « poétique de la socialité ». C'est-à-dire « tout ce qui manifeste dans le roman la présence hors du roman d'une société de référence » et, subséquemment, c'est « ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société ». D'après la sociocritique, le texte littéraire travaille le social dans ses divers aspects à travers ce qu'Edmond Cros (2003 ; 2005) appelle « les médiations »<sup>11</sup>. Dès lors, nous exploiterons à cet effet le concept de « socialité » dans les romans étudiés en vue d'examiner d'une part les logiques idéologiques de l'aliénation individuelle et, d'autre part, les modes d'expression ou les enjeux de la révolte du sujet individuel face au sujet social.

## 2. Les logiques idéologiques de l'aliénation individuelle

Dans son ouvrage *Au fondement des sociétés humaines*, notamment dans le chapitre « Individu et sujet social », Maurice Godelier (2007 : 179) écrit : « Les rapports sociaux n'existent pas seulement entre les individus, mais sont également en eux ». C'est reconnaître que l'identité individuelle se construit inmanquablement en rapport avec « les pratiques sociales » (Cros, 2003)<sup>12</sup>. Aucun individu, aucune société ne déroge à cette règle ou phénomène sociologique. Il convient, d'emblée, de souligner que la société contemporaine occidentale effleure la décadence. Selon Mono Ndjana (2005 : 15) : « Une immense turbulence [...] agite l'Occident moderne en perte de vitesse »<sup>13</sup>. Lipovetsky (1983 : 35) parle, lui, d'un « effondre[ment] sous nos yeux à une vitesse prodigieuse ». Houellebecq (1997 : 11) trouve que « l'Occident [...] est une entité qui disparaît [...]. Son rôle historique est fini. [...] ». Dominique Viart (2008 : 10), se référant aux œuvres de Houellebecq, d'ailleurs, parle du « naufrage d'une civilisation ». En effet, l'individu postmoderne est un sujet problématique assiégé par des idéologies déshumanisantes, notamment le capitalisme, le libéralisme, le consumérisme et l'individualisme. Ces idéologies aliénantes sont à l'origine de la crise des valeurs dans le monde occidental. Elles visent, au moyen de la publicité, des médias et la surinformation, à standardiser, robotiser ou déshumaniser l'individu postmoderne<sup>14</sup> confronté à la vacuité existentielle et au suivisme aveuglant. Ce dernier est, à la fois, englué dans l'illusion de la communication et maintenu dans la posture d'un consommateur actif ou passif. Autant dire qu'il est aux prises avec les idéologies en œuvre dans la société dite de communication et de consommation. Ainsi, envisageons-nous de démontrer dans cette partie d'une part l'illusion de la communication qui justifie, à notre ère, le tarissement net des relations sociales et, d'autre part, l'illusion de la satisfaction liée au culte de l'hyperconsommation.

### 2.1. De l'illusion de la communication ou le tarissement des relations sociales

Nous vivons à l'ère de la société de communication car le monde est devenu hyper médiatique. La médiatisation est au service du phénomène multidimensionnel qu'est la mondialisation (McLuhan, 1967a & 1967b). Seulement, en dépit de l'arsenal de moyens communicationnels favorisés par les TIC, il est évident qu'on « communique » tellement et diversement, toutefois on ne communique pas véritablement. Il s'agit simplement d'une illusion de communication déplorable. La communication se ruine et semble se confiner à la simple information sclérosant, formalisant ou standardisant les uns et les autres qui semblent conditionnés et piégés par la mondialisation, les médias et les outils de TIC (Smart Phone, télévision, ordinateur, tablette, Internet, etc.)<sup>15</sup>.

<sup>9</sup> « Le rire et l'ironie constitue[nt] une réponse globale face [au] réel décevant », constate van Wesemael (2005 : 95).

<sup>10</sup> « L'aliénation en tant qu'objet de recherche [peut être] envisagée en termes philosophique, politique, sociologique, historique et psychanalytique à travers les concepts d'aliénation sociale et d'aliénation psychique » (Spentheuer, 2015 : 15). Cependant, nous n'envisageons pas l'aborder d'un point de vue « multiréférentiel » mais « dans une dimension sociale » (*Id.*). En effet, d'après Haber (2007), il y a un rapport logique entre l'aliénation et la « vie sociale ». Sigaut (2004), au vu des mutations technologiques dans la société contemporaine, parle d'ailleurs de « l'aliénation culturelle », qui est un pendant de l'aliénation sociale. Debord (cité par Hyppia, 2017 : 6) fait aussi le constat selon lequel les : « évolutions parallèles ont porté l'aliénation – concept d'origine philosophique – à la réalité de toutes les heures de la vie quotidienne ». Nous comptons établir une relation entre l'aliénation causée par le sujet social et la révolte du sujet individuel, en tant que moyen de réaction face à l'absurdité de l'existence. Le sujet individuel assure ainsi la posture de « l'homme révolté » vis-à-vis de sa société pathologique, aliénante (Camus, 1942 & 1951).

<sup>11</sup> Voir note 4.

<sup>12</sup> « Au-delà [...] du champ individuel de la visibilité sociale, proprement dit, s'étend une projection intériorisée mais non consciente des relations extérieures au sujet parlant qui s'inscrivent dans le vécu sous forme de pratiques langagières, gestuelles et, plus largement sociales », explique à cet effet Cros (2003 : 35).

<sup>13</sup> Dans sa note il renchérit : « L'Occident décline en effet, et très visiblement au plan ontologique ou anthropologique [...] » (Ndjana, 2005 : 15).

<sup>14</sup> Selon Lyotard (cité par Gontard, 2003 : 4) « "postmoderne" ne signifi[e] pas la fin du modernisme mais un autre rapport avec la modernité ».

<sup>15</sup> Voir aussi, outre Marshall McLuhan (*id.*), *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse (1968).

Le constat est flagrant dans les romans qui constituent une satire de la société (française/occidentale) contemporaine. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur-héros anonyme<sup>16</sup> de Michel Houellebecq est en déphasage avec sa société. Elle est pour lui une source d'aliénation. Il se considère comme une proie entre les serres de la société, car celle-ci l'amenuise et le traumatise perpétuellement. Le constat relatif à la froideur de la société est mis en relief au travers de ce jugement sur le milieu parisien, en particulier :

Chacun fait ce qu'il veut dans son coin sans s'occuper des autres, il n'y a pas d'entente, il n'y a pas de projet général, il n'y a pas d'harmonie, Paris est une ville atroce, les gens ne se rencontrent pas, ils ne s'intéressent même pas à leur travail, tout est superficiel, chacun rentre chez soi à six heures, travail fini ou pas, tout le monde s'en fout. [...] À Paris on peut crever sur place dans la rue, tout le monde s'en fout (Houellebecq, 1994 : 31-32).

Le héros est frustré par l'indifférence notoire qui règne dans son environnement. La même froideur écœurante vécue dans les rues de Paris fait également partie de son quotidien en milieu professionnel, lequel n'est pas différent d'un cachot pour lui. Cet état de choses explique, entre autres facteurs, la dépression lamentable du personnage de Houellebecq. En effet, les coups malheureux de sa vie<sup>17</sup> et les rouages de son métier d'analyste-programmeur ont concouru à le déprimer. L'informatique, l'un des piliers de l'évolution de la civilisation technicienne et de l'avènement de la société médiatique, l'a résolument rendu insensible. La froideur ou l'indifférence sociale l'a transformé conséquemment en un individu indifférent et simple spectateur passif du théâtre ou du simulacre collectif. Selon lui, le tarissement des relations sociales est entretenu savamment et vicieusement par « la publicité », « l'informatique », la technologie, entre autres. Dans l'actuelle « société informative-publicitaire » (Monnin, 1999 : 26), le sujet individuel est une proie fragile et piégée ou manipulée par les informations distillées à travers divers médias<sup>18</sup>. Le personnage principal dans *Extension du domaine de la lutte* tient son contre-discours ou anti-plaidoyer au sujet de la société technicienne et hyper « communicative » :

La publicité m'écœure ; l'informatique me fait vomir. Tout mon travail d'informaticien consiste à multiplier les références, les recoupements, les critères de décision rationnelle. Ça n'a aucun sens. Pour parler franchement, c'est même plutôt négatif ; un encombrement inutile pour les neurones. Ce monde a besoin de tout, sauf d'informations supplémentaires (Houellebecq, 1994 : 96).

Le désintérêt du narrateur lié aux logiques sociales actuelles sous-tendues en l'occurrence par le libéralisme, le capitalisme, la publicité et l'individualisme est fortement mis en lumière. Il pourfend toutes les entreprises de standardisation ou d'uniformisation du comportement humain et d'avilissement de l'individu par les méandres d'une civilisation technologique vouée à une production et à une transmission/consommation d'informations à outrance par le biais de canaux de communication de masse divers et la publicité (Marcuse, 1968). Le narrateur est confronté à une espèce d'aliénation technologique ou informationnelle. Nous constatons qu'il fait fi de son métier d'informaticien puisque l'informatique participe(ra)it à l'aliénation de l'homme. À son avis, elle constitue « un encombrement inutile pour les neurones ». De surcroît, autant de sources d'informations dans la société actuelle ne participent hélas qu'au tarissement des relations sociales de plus en plus puisque celles-ci sont en panne du fait de la technicisation ou de la mécanisation des échanges interpersonnels au quotidien. L'indifférence et les formalités communicatives sont accrues au détriment d'une communication effective. En un mot, on semble communiquer pour communiquer : c'est une formalité et non plus une nécessité réelle, vitale. Il faut reconnaître avec l'être de papier, substitut de Houellebecq,

que l'augmentation du flux d'informations à l'intérieur de la société [n'est pas] en soi une bonne chose. Que la [communication] [est loin d'être] rien d'autre que la possibilité d'établir des interconnexions variées entre individus, projets, organismes, services (Houellebecq, 1994 : 47).

Son désaccord avec sa société et sa profession illustre donc son malaise existentiel inquiétant. C'est un individu tristement expérimenté et désabusé. Les propos suivants de Sabine van Wesemael confortent notre réflexion :

Le progrès scientifique se transformant [selon Houellebecq] en une technicité extrême qui domine l'humanité d'une manière totalitaire. [...] [II] est [ainsi] conscient des dangers des développements technologiques [car] l'homme [est] réduit en esclavage (van Wesemael, 2005 : 90-91).

<sup>16</sup> L'anonymat de ce protagoniste ne peut-il pas traduire la perte, l'effacement et la solitude de chaque individu dans une société paradoxalement hyper communicative ?

<sup>17</sup> Âgé de trente ans, il est divorcé de Véronique depuis quelques années et se considère comme un « raté », bref un vaincu, notamment sur le plan affectif/sexuel. Outre sa laideur prononcée, il est incapable d'aimer et de se faire aimer. Il vit donc une carence affective et une misère sexuelle dues à son manque de pouvoir érotique et à son passé traumatique. Il déprime et se masturbe régulièrement pour se soulager. Il tient ce propos antithétique sur lui-même : « En somme, je peux m'estimer satisfait de mon statut social. Sur le plan sexuel, par contre, la réussite est moins éclatante » (Houellebecq, 1994 : 19).

<sup>18</sup> À ce sujet, Ruth Amar (2020 : 190) souligne : « [...] la société contemporaine est conçue autrement. Tout se passe comme si les individus n'ont plus aucun contrôle de leur propre existence. La mondialisation et la technologie, le cyber et l'internet décident pour les êtres humains ce qui est bon ou mauvais ».

Tel est ce que nous pouvons constater chez le protagoniste anonyme de Michel Houellebecq qui vit un rapport au monde assez douloureux. Qu'en est-il du second roman étudié ?

Le narrateur-personnage d'*Un roman français*, est un cocaïnomanie qui pense que la cocaïne constitue un instrument de fraternisation dans un monde individualiste et matérialiste<sup>19</sup>. À son avis, l'angoisse est omniprésente et seules les occasions de (re)jouissance collective lors des soirées festives avec recours aux paradis artificiels, à l'alcool et au sexe permettent aux fêtards de vivre une certaine fraternité, quoiqu'illusoire. D'autant plus que nous sommes dans un monde où seuls les pratiques et surtout les intérêts communs peuvent nous réunir, notamment à travers un narcissisme vicieux. Gilles Lipovetsky (1983 : 244) dans son essai *L'Ère du vide*<sup>20</sup> pense que c'est pratiquement un rituel chez ces individus « plus soucieux de s'électriser, de sentir leurs corps dans la danse que de communiquer avec l'autre ». D'ailleurs, outre la danse ou la musique, d'autres sources de plaisir sont au menu lors des soirées arrosées entre fêtards narcissiques et individualistes. La drogue constitue bien évidemment l'un des produits prisés, même si sa consommation est illicite. Se droguer devient non seulement un délit, voire un défi à l'encontre de la légalité mais aussi et surtout un déni de la réalité<sup>21</sup>.

En effet, le héros auto-diégétique d'*Un roman français* est surpris par la police en flagrant délit de consommation de drogue avec sa bande de noceurs noctambules. Il s'agit d'« adultes attardés » qui s'adonnent à cœur joie aux plaisirs matérialistes (alcool, tabac, drogue et sexe). L'extrait suivant en dit long sur les débauches de ces « rois de la nuit » :

Une ivresse légère commençait à ouater la réalité, à ramollir ma fuite, à rendre acceptables mes enfantillages. Depuis un mois, une nouvelle loi républicaine interdisait de fumer à l'intérieur des discothèques, un attroupement s'était formé sur le trottoir de l'avenue Marceau. J'étais un non-fumeur solidaire des jolies filles sur escarpins vernis qui se penchaient vers les briquets tendus [...]. Je tenais un verre dans une main, de l'autre je m'accrochais à des épaules fraternelles. Je baisais la main d'une serveuse en attente d'un rôle dans un long métrage, tirais les cheveux d'un rédacteur en chef de magazine dénué de lecteurs. Une génération insomniaque se rassemblait un lundi soir pour lutter contre le froid, la solitude, la crise qui se profilait déjà à l'horizon, allez savoir, les excuses pour se bourrer la gueule ne manquaient jamais. Il y avait aussi un acteur de cinéma d'auteur, quelques chômeuses, des videurs noirs et blancs, un chanteur démodé et un écrivain dont j'avais publié le premier roman (Beigbeder, 2009 : 14).

Force est de constater que le groupe de fêtards prend du plaisir à transgresser les lois en vigueur afin de mieux s'exprimer, se défouler, bref « jouir sans entraves », pour reprendre le célèbre leitmotiv de Mai 68 en France. L'idée du libertinage est ainsi manifeste, car elle caractérise le comportement de ces partisans de la vie délurée. Individus de classes sociales et de fonctions différentes, ils sont tous réunis par le même motif majeur : le désir de se faire plaisir. Le plaisir recherché est proprement matérialiste ou hédoniste. Nous convenons avec van Wesemael (2005 : 86) selon qui : « notre époque raconte une étrange fable : celle d'une société entièrement vouée à l'hédonisme ». Le narrateur et sa bande de noceurs délinquants profitent de la nuit pour sortir de leur solitude diurne et communiquer à leur guise. Ils cherchent à jouir intensément de nuit, en compassion à l'angoisse accumulée de jour. Hélas, Beigbeder est arrêté ainsi qu'un de ses congénères, nommé le Poète<sup>22</sup>, dans le roman. Ils seront incarcérés pendant trois jours environ.

Au cours de sa détention, le narrateur non seulement dédaigne le milieu carcéral, mais aussi la quasi majorité de la population carcérale ainsi que le personnel pénitencier. Toutefois, il va fraterniser avec son ami cocaïnomanie le Poète, lors des circonstances fortuites et heureuses de retrouvailles. Outre le Poète, Beigbeder se fera un autre ami, si on peut le dire ainsi. Car il est, bien entendu, un congénère du vice toxicomane : un héroïnomanie. Les deux toxicomanes « rigole[nt] ensemble. L'héroïnomanie en manque esquisse un sourire ». Et à l'écrivain hédoniste de conclure : « Splendide fraternisation des toxicos en garde à vue. La taule est vraiment un super club de rencontres » (Beigbeder, 2009 : 82). Leur communication à portée commerciale et donc proprement utilitariste<sup>23</sup>, ci-après, témoigne de la fraternisation partisane et vicieuse entre « paumés » :

- T'es mon idole, maximum respect, ma parole ! (baissant la voix) Si t'en cherche[s] j'ai un bon plan pour toi. Tiens, je te file mon numéro.
- Euh... C'est-à-dire...
- Je t'assure, c'est la filière du XVIIIe. C'est de l'« écaille de poisson », vénézuélienne. De la végétale.
- Ah bon, maintenant même les dealers se lancent dans les produits bio ?
- Hé ouais, garantie sans OGM<sup>24</sup> ! (*Ibid.* 81-82).

<sup>19</sup> « La drogue est également un autre signe de déclin », rappelle Mono Ndjana (2005 : 15).

<sup>20</sup> Ce titre est révélateur en ce sens qu'il est une métaphore symptomatique de l'époque actuelle en perte de valeurs cardinales. Elle est sous-tendue par une vacuité qui ne dit pas son nom.

<sup>21</sup> L'aliénation liée à la civilisation postmoderne d'illusion explique la propension nette observée en matière de consommation de drogues, notamment celles illicites. Vivre devient davantage une source de frustrations diverses et l'on recourt aux solutions de contournement. L'hédonisme est un moyen de quête illusoire de plaisir et d'entrain pour espérer supporter éphémèrement les vicissitudes de la vie.

<sup>22</sup> Il s'agit de l'écrivain et journaliste français Simon Liberati.

<sup>23</sup> Selon les partisans de la doctrine/morale utilitariste, comme Jérémie Bentham et John Stuart Mill, aucune action n'est gratuite : tout est motivé ou calculé en fonction de plaisirs/intérêts recherchés.

<sup>24</sup> Paradoxalement ou ironiquement, l'héroïnomanie et trafiquant de drogues, désireux de convaincre à tout prix son nouveau client, met en avant le caractère « bio » ou encore « sans OGM » de sa marchandise qui est, pourtant, par nature une substance toxique. Son argumentaire commercial se fonde donc sur un prétendu souci de santé dans une consommation de produit autodestructif et illégal.

C'est par ces propos que s'achève la conversation entre les deux jouisseurs. Il s'avère donc qu'il n'y a pratiquement plus de communication humaine véritable et gratuite. C'est-à-dire dépouillée de toutes ambitions égoïstes, individualistes et matérialistes. Autant dire que nous évoluons dans un monde où l'humain rime avec vain. Seuls les calculs des plaisirs matérialistes comptent pour des individualistes et hédonistes irresponsables.

Ainsi, l'appauvrissement des relations humaines va de pair avec les exploits technoscientifiques et communicationnels. Nous sommes, à cet effet au cœur de l'illusion de la communication. Une communication humaine, sociale saine et naturelle est, de plus en plus, difficile dans un monde où les valeurs et repères humains réels d'autrefois semblent disparaître telle une peau de chagrin. Autant constater qu'Un roman français tout comme Extension du domaine de la lutte fait « une peinture sans concession de l'aliénation dans une société prétendument libérée, après que les rapports sociaux et affectifs ont été *libéralisés* [...], isolant les individus dans un monde désenchanté, sans repères » (Monnin, 1999 : 17-18). Cette situation nous amène à parler par la suite d'un second phénomène social corollaire.

## 2.2. Le culte de l'hyperconsommation et l'illusion de la satisfaction

La société techniciste et communicationniste a pour effet collatéral la culture de l'hyperconsommation. Jean Baudrillard (1968 ; 1970) s'est intéressé, à travers ses ouvrages *Le Système des objets* et *La Société de consommation* aux logiques consuméristes caractéristiques de l'époque contemporaine. Selon Baudrillard, le consumérisme est une source d'aveuglement et de réification du consommateur. Car l'individu, éternel consommateur, entraîné dans la spirale du désir, du fantasme de la possession et donc d'une illusion de la satisfaction, ne se rend pas compte qu'il devient lui-même un objet. Autrement dit, à force de vouloir posséder/consommer, l'homme finit par être un sujet avili et envahi. D'autant plus qu'on devient possédé/aliéné par l'objet lui-même. C'est-à-dire un objet ou une bête à/de consommation ; car nous finissons peu à peu par exister ou vivre pour l'objet et, en conséquence, nous développons un malin plaisir d'accumuler (par l'acte d'achat et le désir de consommer) objet après objet, sans réelle nécessité parfois. L'illusion de la satisfaction nous maintient donc dans un cercle vicieux : « l'objet finit par posséder l'individu en le déposédant » (Baudrillard, 1970 : 45) puisque l'objet obnubile son quêteur qui, désormais, ne vit que pour l'objet quêté. Il s'agit là d'une aliénation ou une destruction, voire une déshumanisation/robotisation liée au culte de la consommation. Michel Houellebecq écrit à cet effet :

Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences ; marchant de pair avec lui sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles (Houellebecq, 1991 : 144).

Le protagoniste d'*Un roman français* a une relation compulsive à la cocaïne. La cocaïne semble donner un sens à son existence. Autant dire que s'il qualifie le monde d'angoissant<sup>25</sup>, c'est que seule sa « coke » lui redonne le goût de vivre. Car c'est surtout à travers ce produit qu'il éprouve du plaisir, moteur de la vie<sup>26</sup>. La cocaïne est par lui perçue comme sa huitième merveille du monde. Beigbeder avec sa bande de jouisseurs sont à la « Quête du Plaisir Fugace » et donc d'un bonheur aussi évanescent. En réalité, leur comportement illustre la problématique du bonheur paradoxal de la société actuelle.

Le choix n'est pas anodin. Dans une société régie par les promesses de bonheur consumériste du capitalisme, les mondains et les célébrités, avec leur pouvoir financier et leur liberté de loisir, devraient théoriquement en représenter l'aboutissement idéal. Or, il n'en est rien (St-Amour, 2015 : 40).

Notons que Beigbeder, comme dans ses précédents textes<sup>27</sup>, nous laisse comprendre que nous évoluons dans « une société malade dont personne ne tire bonheur » (St-Amour, 2015 : 41). En fait, l'air du temps est celui de la mascarade, du simulacre, du spectacle, du libéralisme, de l'individualisme et de l'hyper consumérisme. L'une des conséquences fâcheuses de ces phénomènes est le fait que le bonheur humain tant recherché dans l'acte de consommation reste, au bout du compte, une illusion. « Le bonheur est tout simplement impossible » (Amar, 2020 : 190). L'individu contemporain ne quête au quotidien qu'un bonheur factice, artificiel. Paradoxalement, en dépit de la facticité ou de l'artificialité du bonheur, cette fin en soi est toujours fantasmée et survalorisée à travers divers moyens offerts par les logiques scientifiques, techniques et communicationnelles. Jean Baudrillard (1970) parle à cet effet de « l'imposture de la satisfaction ». Pascal Bruckner (2001), pense, lui, que nous sommes aveuglés par notre désir d'une « euphorie perpétuelle » et, par conséquent, nous nous contraignons à ce qu'il appelle « le devoir du bonheur ».

<sup>25</sup> « En effet, profitant pleinement de [de son statut de grand-bourgeois et d'écrivain people, Beigbeder croit pouvoir] rompre avec l'angoisse de l'absurde en frayant avec le luxe, les soirées mondaines, les fêtes dans les clubs, les aventures sexuelles et le recours aux paradis artificiels » (St-Amour, 2015 : 47).

<sup>26</sup> Dans la préface de l'essai de Michel Henry (2011 : 8), Beigbeder affirme : « La drogue est une faiblesse qui peut devenir une sale manie ». Il reconnaît donc la dépendance dangereuse à une telle substance.

<sup>27</sup> Citons entre autres *Mémoires d'un jeune homme dérangé* (1990), *Vacances dans le coma* (1994), *L'Amour dure trois ans* (1997), *Nouvelles sous ecstasy* (1999), *99 francs* (2000), *L'Égoïste romantique* (2005) et *Au secours pardon* (2007). Son récent roman, *L'Homme qui pleure de rire* (2020), formant avec *99 francs* et *Au secours pardon* une trilogie, s'inscrit dans le même sillage.

Gilles Lipovetsky (2006), dans la même perspective, estime que le bonheur contemporain est « paradoxal » dans un monde où l'hyper communication va de pair avec l'hyper consommation.

Tout comme Beigbeder, le héros anonyme d'*Extension du domaine de la lutte* ne fait pas l'ombre d'une exception. Il est très loin d'être à l'abri des misères de la civilisation occidental(ist)e postmoderne. Si l'objet du plaisir chez Beigbeder est la drogue, chez le personnage dépressif de Houellebecq c'est le tabac doublé à l'alcool. Il fume tellement, bien plus qu'il ne boit. Par ailleurs, il aboutit lucidement à cette réflexion sur le train-train quotidien trop normatif, standardisant et sur ses tracasseries absurdes :

La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. En effet vous parvenez [...] à vivre selon la règle. Vos feuilles d'imposition sont à jour. Vos factures, payées à la bonne date. Vous ne vous déplacez jamais sans carte d'identité (et la petite pochette spéciale pour la carte bleue !...). Pourtant, vous n'avez pas d'amis. La règle est complexe, multiforme. En dehors des heures de travail il y a les achats qu'il faut bien effectuer, les distributeurs automatiques où il faut bien retirer de l'argent [...]. Surtout, il y a les différents règlements que vous devez faire parvenir aux organismes qui gèrent les différents aspects de votre vie. Par-dessus le marché vous pouvez tomber malade, ce qui entraîne des frais, et de nouvelles formalités (Houellebecq, 1994 : 16).

Force est de constater que le culte de la consommation dénoncée par Houellebecq, qui est en branle dans la société de communication, constitue un autre facteur du malaise social. En effet, le consumérisme est une idéologie concomitante au capitalisme ultralibéral. Nous vivons à l'ère consumériste qui induit un nouveau rapport aux produits ou services. L'on est maintenu tacitement dans le tunnel de la consommation. Le sujet individuel demeure par conséquent dans l'illusion de la satisfaction parce que cette satisfaction est toujours en vue, illusoirement au bout du tunnel mais en réalité elle est inatteignable. Elle n'est plus qu'un simple fantasme. Mieux, la prétendue satisfaction fantasmée n'est rien d'autre qu'une forme d'aliénation. L'individu contemporain est un *pseudo-sujet du bonheur*. Il croit avoir, puisque la société de consommation/communication lui imprime cette idée toxique dans le subconscient, toutes les possibilités et même le pouvoir économique, érotique, etc. Cependant, il est inéluctablement soumis, contraint et condamné à l'*impossibilité* du bonheur, en tant qu'un être d'insatisfaction. Plus il ne prend pas conscience de cet embastillement spirituel par le discours socio-culturel, plus il est en proie à la souffrance psychosomatique dans un monde violemment complexe et compétitif. Ainsi, face à cette situation-problème alimentée par les méandres de la société postmoderne, le sujet individuel cherche des issues parfois inquiétantes, traduisant de ce fait l'expression d'une révolte individuelle ou nombriliste.

### 3. Modes d'expression et enjeux de la révolte du sujet individuel face au sujet social

Il est évident que lorsqu'on est confronté à un problème qu'on cherche une solution à celui-ci. Mais, la solution n'est pas toujours salutaire. Elle peut être remise en question, car ses moyens ou ses visées ne sont pas forcément conformes à la morale, à la rationalité ou à la légalité. Les personnages protagonistes des romans étudiés ont chacun choisi un mode d'expression de leur révolte face à leur société. Le héros anonyme de Houellebecq, du fait de son pessimisme désabusé, opte pour un repli sur soi draconien ; tandis que Beigbeder, lui, outre sa désinvolture, prend parti pour l'hédonisme avec un cynisme cinglant.

#### 3.1. Pessimisme et repli sur soi draconien

Le narrateur de Houellebecq en réaction face aux frustrations sociales, du moins à l'absurdité ou l'angoisse intolérable de son existence, choisit la solitude profonde comme une solution de révolte personnelle. C'est, rappelons-le, un sujet dépressif. Sa dépression est le résultat de ces nombreuses frustrations et déceptions. Désenchanté, il a choisi de tourner le dos au monde. Il mène une vie totalement solitaire, déconnectée. Selon lui, « l'homme est en effet une particule solitaire, égaré dans un monde sans repères [...] » (van Wesemael, 2005 : 87). Alors, il s'est décidé de se désolidariser de l'univers social aliénant et prédateur. Son quotidien est si mélancolique et dévorant. Mais il semble se plaire dans sa solitude quoiqu'elle soit douloureuse : « Généralement, le week-end, je ne vois personne. Je reste chez moi, je fais un peu de rangement ; je déprime gentiment » (Houellebecq, 1994 : 37). Après la satisfaction des formalités de tous les jours, il s'interroge ensuite en ces termes :

Cependant, il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? Se consacrer au service d'autrui ? Mais, au fond, autrui ne vous intéresse guère. Écouter des disques ? C'était une solution, mais au fil des ans vous devez convenir que la musique vous émeut de moins en moins. Le bricolage, pris dans son sens le plus étendu, peut offrir une voie. Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. Et, cependant, vous n'avez toujours pas envie de mourir (Houellebecq, 1994 : 16-17).

Il va finir par être obnubilé par des idées suicidaires. À ce propos, il avoue : « Vendredi et samedi, je n'ai pas fait grand-chose ; disons que j'ai médité, si on peut donner un nom à cela. Je me souviens d'avoir pensé au suicide, à sa paradoxale utilité » (Houellebecq, 1994 : 142). Pour lui, la vie n'a pas de sens. L'absurdité de l'existence l'indigne foncièrement. C'est la raison pour laquelle il clame haut et fort son dédain pour le monde : « Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte » (Houellebecq, 1994 : 96). De fait, il souffre profondément de l'amertume. Cette amertume inexorable nourrit son pessimisme radical :

Mais je ne comprends pas, concrètement, comment les gens arrivent à vivre. J'ai l'impression que tout le monde devrait être malheureux [...]. Aucune civilisation, aucune époque n'ont été capables de développer chez leurs sujets une telle quantité d'amertume. De ce point de vue-là, nous vivons des moments sans précédent. S'il fallait résumer l'état mental contemporain par un mot, c'est sans aucun doute celui que je choisirais : l'amertume (Houellebecq, 1994 : 170-71).

Ces propos montrent à quel point le personnage trouve le monde invivable et le rejette purement et simplement au profit d'une réclusion. Il est confronté au malaise existentiel, ce que Baudelaire (1957) nomme le « spleen », qui le trouble au quotidien dans une société postmoderne veule et déprimant, marquée par l'indifférence et le simulacre ou l'hypocrisie. Par conséquent, il a choisi de se replier sur lui-même et de vivre sa souffrance dépressive liée à son mal-être/vivre dans une extrême solitude. Si tel est le cas chez le sujet houellebecquien, qu'en est-il chez Beigbeder ?

### 3.2. Entre désinvolture, hédonisme et cynisme

Frédéric Beigbeder fait montre de désinvolture dans le but de défendre son hédonisme doublé de cynisme. En effet, il est un rebelle cynique, égoïste et vaniteux. Il est irrespectueux de la loi et de l'autorité républicaine. Son discours est fait d'orgueil et de cynisme en dépit du délit qui lui est reproché par la police.

J'expose mon désaccord avec une société qui prétend protéger les gens contre eux-mêmes, les empêcher de s'abîmer, comme si l'être humain pouvait vivre autrement qu'en collectionnant des vices agréables et des addictions toxiques (Beigbeder, 2009 : 43).

Aveuglé par son individualisme, Beigbeder trouve la société liberticide. Par conséquent, il fait fi des normes sociales et valeurs morales en vigueur. Dès lors, son cynisme est perceptible de façon flagrante. On peut se rendre compte que « puisque les valeurs, les désirs et les conventions sont des 'tyrans', des nécessités que l'individu se donne ou reconnaît à l'égard du monde extérieur ou d'autrui, le cynisme se présente comme libérateur » (Fontanille, 1993 : 15). Il est clair qu'une telle position hédoniste, sous fond de cynisme, prise par Beigbeder est un choix pour la transgression des lois sociales puisque celles-ci rétrécissent la marge de sa liberté.

Il révèle, en outre, sa révolte sur un ton ostentatoire : « Si à 42 ans je désobéis aux lois, c'est parce que je n'ai pas assez désobéi à ma mère dans ma jeunesse. J'ai 20 ans de désobéissance à rattraper » (Beigbeder, 2009 : 44). C'est ainsi qu'il justifie avec une arrogance et une désinvolture prononcées son acte subversif. C'est un hors-la-loi cynique, bref un « homme révolté » (Camus, 1951)<sup>28</sup>. Il fait l'apologie de la dépravation, en tant qu'un dépravé. Selon lui, « [...] Arrêter les dépravés, c'est le début de la dictature ». Il s'insurge face à l'inspecteur de police, complètement dépité par rapport au discours moraliste qui lui est tenu, simplement parce qu'il s'est drogué. Il s'en offusque radicalement : « Vous ne vous en rendez même pas compte mais vous cautionnez un retour à l'ordre moral complètement facho » (Beigbeder, 2009 : 82). Nous convenons avec Jacques Fontanille que

Le cynique n'est pas seulement celui qui récuse les systèmes de valeurs, ou qui fuit la dépendance qu'ils impliquent ; c'est aussi un véritable militant anti-axiologique, qui propose de faire table rase, qui s'évertue à miner toute axiologie qui aurait le moindre rapport avec une contrainte sociale (Fontanille, 1993 : 12).

Le cocaïnoman libéral poursuit avec son auto-plaidoirie et son procès de la France en matière de liberté : « 24 heures de claustration pour une fiesta débile ? La société française devient folle ! » (Beigbeder, 2009 : 82). Il n'arrête pas de vociférer, dans l'intention vaine de se blanchir, sans pourtant taire son orgueil narcissique. Il fait montre de son désarroi ; ou du moins, exprime son ironie cynique « [...] le monde sait déjà (ouh la la, j'ai consommé de la drogue avec un pote, la France est en danger !) » (Beigbeder, 2009 : 81). Il va sans dire que Beigbeder a des élans anarchistes en ce sens qu'il est contre tout système normatif social et contre toute autorité. « Ainsi, la société contemporaine tend, de manière globale, à réduire les rapports autoritaires et dirigistes, et, simultanément, à accroître les choix privés » (Lipovetsky, 1983 : 33).

<sup>28</sup> Pour Albert Camus (1951 : 25), « [...] un homme révolté [est un] homme qui dit non... [...]. Ce "non" affirme l'existence d'une frontière ». La « frontière » récusée par Beigbeder ici est la loi républicaine. Il se révolte face à la société française qui constitue une source de frustrations et qui s'avère liberticide pour lui.



Pour le romancier hédoniste et cynique, il peut s'avérer parfois nécessaire de désobéir aux lois afin de préserver ses propres valeurs ou idées défendues. La situation à laquelle est confronté Frédéric Beigbeder illustre la tension entre le sujet social et le sujet individuel : si la société comporte des germes de la révolte, elle attend cependant et paradoxalement la résignation chez l'individu. Elle tend à réduire l'individu à une bête en cage. Cette situation révoltante justifie la propension à la subversion. C'est pourquoi Frédéric Beigbeder s'érige avec désinvolture contre les règles et normes de sa société à travers la/(l'auto)dérision suivante :

Pourtant la France est le pays de la liberté. Ce qui m'autorise à revendiquer le Droit de me Brûler les Ailes, le Droit de Tomber Bien Bas, le Droit de Couler à Pic. Ce sont des Droits de l'Homme qui devraient figurer dans le Préambule de la Constitution au même titre que le Droit de Tromper sa Femme sans être Photographié dans les Journaux, le Droit de Coucher avec une Prostituée, le Droit de Fumer une Cigarette en Avion ou de Boire du Whisky sur un Plateau de Télévision, [...] le Droit de Coucher avec une Personne de Seize Ans Consentante sans que Celle-ci ne Porte Plainte Cinq Ans Après pour Corruption de Mineur... Je continue ? (Beigbeder, 2009 : 44).

Sa volonté est que la société soit plutôt tolérante, souple, voire laxiste ou anarchiste afin de permettre une plus grande marge de liberté, voire le libertinage à l'individu. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra jouir de son existence en faisant de sa vie ce qu'il veut, comme il veut et quand il le veut. De l'avis de Beigbeder, l'individu doit s'affirmer, s'exprimer sans les entraves normatives et dégradantes de la société. Pour cette raison, il fait carrément abstraction du prétendu rôle que la police française pense jouer pour le bien-être des citoyens. En fait, il faut comprendre que le toxicomane Beigbeder se plaît dans sa toxicomanie. Il voudrait vivre sa vie de toxicomane en toute liberté, sans avoir à faire face aux principes moraux et autres normes de la société française décadente. Telle semble être la seule condition illusoire de son épanouissement. Il apparaît que le cas de Beigbeder illustre à certains égards le constat selon lequel « L'individualisme hédoniste [...] est une réaction aux déceptions et aux frustrations » (Van Wesemael, 2005 : 86).

#### 4. Conclusion

Michel Houellebecq et Frédéric Beigbeder font le procès de la société occidentale postmoderne. *Extension du domaine de la lutte* et *Un roman français* donnent à découvrir et comprendre quelques facteurs de l'aliénation du sujet individuel, ses modes de révolte face au sujet social ainsi que leurs enjeux. Ces deux romans à la première personne illustrent « l'échec pénible d'une tentative de redonner un sens [aux] trajectoires individuelles » (Monnin, 1999 : 18) dans la société libéralo-capitaliste actuelle. Chaque sujet narré et narrateur y exprime son divorce complet avec le système social normatif, compétitif, trop rigide et angoissant, voire sclérosant ou standardisant. Néanmoins, force est de relever une nette différence dans les modes d'expression de la révolte individuelle. Si chez Houellebecq, le narrateur-héros anonyme est un être dépressif ayant choisi un repli sur soi draconien doublé d'un pessimisme désabusé, chez le narrateur-auteur Beigbeder, par contre, on note une prédisposition à la désinvolture, à l'hédonisme et au cynisme, du fait de son sens du libertinage propre à la mondanité. Autant dire que le premier a une conscience trop petite pour supporter les réalités sociales aliénantes ; et, le second, quant à lui, a une conscience plus grande pour être contenue dans sa société si restrictive, moralisante et amenuisante. Nous pouvons dire, *in fine*, que nous avons affaire à deux individus nihilistes qui illustrent l'air du temps marqué par un nouveau « malaise dans la civilisation » (Freud, 1934). Il s'avère, comme en témoigne Myriam Bouchoucha (2018 : 23), que : « L'effondrement et le démantèlement des civilisations constituent les traumatismes d'un macrocosme que revit, au niveau microcosmique, chaque Homme ». L'individu occidental contemporain est pris au piège d'un système social générateur de frustrations et d'amertume, bref d'insatisfaction permanente causée, entre autres, par les idéologies dominantes qui érigent la civilisation occidentale en une civilisation d'illusions.

#### Références bibliographiques

- Amar, R., (2020) « Sérotonine ou la quête du bonheur selon Michel Houellebecq » in *Voix plurielles* [En ligne]. N° 17.1, pp. 182-192. Disponible sur : <https://id.erudit.org/iderudit/1069219ar>, DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2480>. [Dernier accès le 20 décembre 2020].
- Angenot, M. & R. Robin, (1985) « L'inscription du discours social dans le texte littéraire » in *Sociocriticism*. N°1, pp. 53-82.
- Baudrillard, J., (1968) *Le Système des objets*. Paris, Gallimard.
- (1970) *La Société de consommation*. Paris, Gallimard.
- Beigbeder, F., (2009) *Un roman français*. Paris, Grasset.
- Bouchoucha, M., (2018) « La représentation de la violence dans le roman français de la dernière décennie : cas de P. Djian, V.Despentes, F. Beigbeder » in *Multilinguales*. N° 1, pp. 6-28.
- Bourdieu, P., (2004) *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir.
- Bruckner, P., (2001) *L'Euphorie perpétuelle. Essais sur le devoir du bonheur*. Paris, Seuil.

- Camus, A., (1942) *Le Mythe de Sisyphe*. Paris, Gallimard.
- (1951) *L'Homme révolté*. Paris, Gallimard.
- Cros, E., (2003) *La Sociocritique*. Paris, L'Harmattan.
- (2005) *Le Sujet culturel. Sociocritique et psychanalyse*. Paris, L'Harmattan.
- Demanze, L., (2019) *Un nouvel âge de l'enquête*. Paris, José Corti.
- Duchet, C., (1973) « Une écriture de la socialité » in *Poétique*. N° 16, pp. 446-454.
- Durkheim, É., (2007) *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, CNRS.
- Ernaux A., (1994) « Vers un je transpersonnel » in *RITM*. N°6, pp. 219-222.
- (2011[2003]) *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris, Gallimard.
- Fontanille, J., (2017) « Le cynisme. Du sensible au risible » in *Humoresques*. N°2, pp. 9-26.
- Freud, S., (1934 [1929]) *Malaise dans la civilisation* [En ligne]. Disponible sur : [http://classiques.uqac.ca/classiques/freud\\_sigmund/malaise\\_civilisation/malaise\\_civilisation.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/malaise_civilisation/malaise_civilisation.pdf). [Dernier accès le 2 mai 2019].
- Godelier, M., (2007) *Au fondement des sociétés humaines*. Paris, Albin Michel.
- Haber, S., (2007) *L'Aliénation. Vie sociale et expériences de la dépossession*. Paris, Actuel Marx.
- Henry, M., (2011) *Drogues : pourquoi la légalisation est inévitable*. Paris, Denoël.
- Houellebecq, M., (1994) *Extension du domaine de la lutte*. Paris, Maurice Nadeau.
- (1991) *H.P. Lovecraft, Contre le monde, contre la vie*. Paris, J'ai lu.
- (1997) *Rester vivant*. Paris, Flammarion.
- Hyppia, D., (2017) *L'Aliénation chez Guy Debord*. Ottawa, Université d'Ottawa.
- James, A. & D. Viart (dir.), (2019) « Les Littératures de terrain » in *Fixxion* [en ligne]. N°18. Disponible sur : <http://www.revue-critique-de-fiction-contemporaine.org> [Dernier accès le 2 juillet 2019].
- Marcuse, H., (1968) *L'Homme unidimensionnel. Études sur l'idéologies de la société industrielle avancée*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Monnin, C., (1999) Compte rendu de [*Le roman comme accélérateur de particules. Autour de Houellebecq / Michel Houellebecq, Les Particules élémentaires*. Paris, Flammarion, 1998, 394 p. / Maurice Nadeau, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, (« J'ai lu », n° 4576), 1994, 156 p.] in *Liberté* [En ligne]. N° 41.2, pp. 11-28. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/liberte/1999-v41-n2-liberte1461778/60659ac/> [Dernier accès le 20 mai 2020].
- Mono Ndjana, H., (2005) *En philosophie l'essentiel*. Yaoundé, Éditions du Carrefour.
- Lipovetsky, G., (1983) *L'Ère du vide : essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Folio.
- (2006) *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris, Gallimard.
- Liotard, J-F., (1988) « Réécrire la modernité » in *Les cahiers de philosophie*. N° 5.
- Meizoz, J., (2007) *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève, Slatkine Érudition.
- (2011) *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*. Genève, Slatkine Érudition.
- Mcluhan, M., (1967a) *The Medium is the Massage: An Inventory of Effects*. New York, Bantam Books.
- (1967b) *War and Peace in the Global Village*. New York : Bantam Books.
- Pinto, L., (2009) *Le Collectif et l'individuel. Considérations durkheimiennes*. Paris, Raisons d'agir-éditions.
- Sigaut, F., (2004) « Folie, réel et technologie. À propos de Philippe Bernardet » in *Travailler* [En ligne]. N°12, pp. 117-130. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-travailler-2004-2-page-117.htm>. DOI : 10.3917/trav.012.0117. [Dernier accès le 23 juillet 2019].
- Sartre, J-P., (1938) *La Nausée*. Paris, Gallimard.
- St-Amour, D., (2015) *Genèse d'un paradoxe. La posture de Frédéric Beigbeder dans sa première trilogie romanesque : Mémoires d'un jeune homme dérangé (1990), Vacances dans le coma (1994) et L'Amour dure trois ans (1997)* [En ligne]. Québec, Université du Québec à Trois-Rivières. Disponible sur : <http://depot-e.uqtr.ca/7796/1/031167680.pdf>. [Dernier accès le 16 juin 2018].
- Viard, B., (2008) *Houellebecq au laser : la faute à mai 68*. Paris, Ovidia.
- Wesemael, S., (2005) « L'Ère du vide » in *RiLUnE*. N°1, pp. 85-97.
- Zarca, B., (2009) « Triple démarche pour une transformation de soi. Psychanalyse, socio-analyse et autobiographie » in *Le Coq-héron* 2. N°198, pp.118-130.